

Esthétique/Politique
en rapport avec le film "Weekend-end à Sochaux"
Intervention du 08/10/2010 à la halle de Paimpol.

Le fil rouge de cette soirée est à mon sens le rapport esthétique/politique tel qu'il se manifeste dans le film.

Comme les acteurs du film qui ne sont pas des comédiens professionnels, je ne suis ni un spécialiste du domaine de l'esthétique ni un habitué des conférences, mais un musicien.

Ce qui suit est le résultat de discussions et de réflexions qui m'ont autant fait choisir ce film que ce qu'il m'a évoqué par la suite.

Ce rapport est au départ pour moi une double interrogation:

→ personnelle:

A partir de quand est-on musicien/artiste/créateur ?

Y' a-t-il un point de départ?

Est ce quelque chose que l'on possède ?

Vu l'absence de diplôme et d'autres sanctions, c'est ce que j'appellerais le problème de l'inaboutissement.

Qu'est ce qu'une création ?

Tant que l'on joue une musique de répertoire : en ce qui me concerne le jazz, les rôles sont confusément répartis. Le public sait ce qu'il vient écouter et vous répondez si possible à cette attente. Quand vous quittez ce terrain, pour constituer votre écriture personnelle, chacun se demande de son côté où il est... ne pouvant s'appuyer que sur sa conviction personnelle ... parfois bien maigre.

→ Sociale:

Pour qui joue-t-on, pour quel public ?

C'est le problème de la légitimité, et donc le problème de la distribution des rôles et des places.

Dans son aspect administratif, c'est celui du statut d'intermittent où règne la plus grande des confusions entre artiste, musicien, professionnel, technicien etc.. Parce que 80% des intermittents sont hors scène (techniciens, son, lumière, audiovisuel, traducteurs, footballeurs etc...) Parce que le fonctionnement même (44 cachets en huit mois) va à l'opposé de la disponibilité nécessaire à la création. Parce qu'on ne sait pas comment définir un professionnel de l'art, parce que cette confusion est bien pratique pour remplacer les CDD/CDI.

C'est aussi la position de l'association "Ar Jaz" qui n'a jamais travaillé avec les services culturels institués (DRAC/CR/ODDC/Scène Nationale...) bien que vieille de 25 ans d'âge. Pourquoi ?

Enfin c'est aussi la question de la création face au travail salarié. Pourquoi celui-ci est-il si abrutissant, soumis à la hiérarchie, quand on connaît la manière de travailler ensemble à partir du désir, de la musique, du texte, de la danse etc...

Quel est le sens de la division sociale qui met d'un côté le monde du travail

et celui de l'art.?

Est ce que cette division renvoie à la nature du domaine artistique ou bien est-elle construite ?

Qui se veut artiste ? La création est-elle réservée à l'art?

Quel est le sens de cette distribution des rôles et des places ?

Pour éclaircir ces questions, c'est à dire dégager les bonnes des mauvaises questions et, les priorités, je vais devoir faire un large détour.

L'expérience esthétique

Que se passe-t-il en nous devant une œuvre?

Décrire l'expérience esthétique, c'est d'abord parler de sentiments, d'émotions, et parfois de jouissance qui nous submerge.

Un livre, un film, une musique qui nous traverse et par là nous transforme dans notre intimité, il y a un avant et un après.

C'est donc dans la subjectivité que se situe le premier fondement.

Ce sentiment d'accord entre l'œuvre et nous naît du beau qui n'est pas nécessairement agréable, ni joli, ni plaisant. Il peut tout au contraire être dur, tragique ou difficile. Quelle en est la cause ? Est-ce que cela viendrait du contenu ? Il y aurait donc des domaines réservés à l'art ?

Non, l'esthétique aborde tout les continents (l'amour, la guerre, etc...)

C'est donc du côté de la forme, de la structure, de la manière, du style qu'il faut chercher, de la *cohérence formelle*. Comme si, une intention était déposée dans l'œuvre, comme si une personnalité était projetée et provoquait en nous des sentiments.

C'est donc une rencontre entre l'œuvre et nous qu'il faut tenter de décrire. C'est ce plaisir désintéressé, cette jouissance non possessive, non consommatrice, partagée entre la séduction et le respect, entre l'intimité et ce que Kant appelle *la distance contemplative*.

Il y a à la fois de la connaissance et de l'affectivité, ce que l'on appellera de la sensibilité. Quand on dit que c'est beau, c'est autant se reconnaître dans l'œuvre qu'une connaissance de l'œuvre à partir de soi. Une auberge Espagnole, qui laisse la place à l'imagination du spectateur/auditeur, qui construit son évocation. Une rencontre de l'imagination du lecteur/auditeur et celle de l'auteur.

Ce qui signifie aussi qu'il y a une part d'implicite, d'ombre, d'obscurité, de noir (dirait Annie Lebrun) qui s'oppose au clair, au lisible, à l'explicatif de l'ingénieur, à la volonté du publiciste.

C'est cette part d'ombre qui permet à chacun de trouver sa propre intimité dans l'œuvre et que pour ma part je trouve bien peu dans les spectacles aujourd'hui programmés des Scènes Nationales et autres lieux institués. Il faut que la danse soit jolie, le texte compréhensible, la musique festive etc...

Dire qu'une chose est belle c'est aussi énoncer un jugement de valeur, de goût qui n'est pas de l'ordre du "ça m'fait plaisir" qui nous amènerait à un relativisme total ou tout est beau, serait l'équivalent de rien n'est beau.

Le jugement de goût à un côté universel et demande le partage du jugement.

Précisons.

On part de l'hypothèse de l'égalité des hommes entre eux, c'est à dire de leur même capacité à aimer une œuvre. Il y a des conditions subjectives de la faculté du jugement de goût qui sont les mêmes pour tous et qui permettent, qui expliquent, la communication des représentations et des connaissances.

A contrario si la diversité et la différence des esprits, étaient totales, alors les cultures seraient totalement différentes et il n'y aurait pas d'histoire possible, car il n'y aurait pas d'intentions communes.

Par contre, cette égalité supposée de capacité explique la communauté trans-historique des Hommes. On peut aimer la peinture chinoise du XII ème siècle, et un chinois du XXI ème siècle peut aimer la musique de Bach.

Le jugement de goût est aussi un jugement de valeur qui demande à être partagé.

Ainsi le plaisir en cas d'accord avec l'autre et la distance plus ou moins grande voir la vexation en cas contraire.

Il y a donc, déposée dans l'œuvre, un *invariant* non soumis au cumul, au progrès. Ce qui implique entre autre qu'il n'y a pas de dépassement possible d'une œuvre par une autre.

Il y a une objectivité du beau et pas seulement un caractère subjectif, qui réside dans l'objet lui même. Tout n'est pas beau, il n'y a pas de relativisme possible, mais un système d'exigences, propre à l'œuvre elle même.

L'objet est fait pour produire des effets sensibles, grâce à ses formes.

Une construction artistique, c'est avant tout un art de la structure, créer en musique se dit composer. La cohérence interne d'une œuvre c'est un ensemble de formes propre à la singularité de celle-ci, saisie dans son unité par le sentiment.

C'est cette rencontre, toujours imprévisible entre l'objectivité du beau et la subjectivité que l'on nommera l'expérience esthétique.

Il n'y a pas seulement une conscience donatrice de sens mais un sens immanent à l'objet.

Lors de la rencontre avec le livre, le concert, la jouissance esthétique est possible par cette rencontre, entre l'œuvre et le public. Le spectateur, l'auditeur retrouve l'intention déposée, il réactive le geste créateur, il est le co-créateur de l'œuvre, il ne l'accomplit pas, il fait venir, il se fait docile à la forme de l'objet, à son rythme. Il fait SA création.

"L'art, c'est ce qui laisse à désirer"

Parce que tout Homme a le désir de créer et de se créer, l'art en tant que création déborde sur le social.

Alors, se pose le problème de la frontière entre ce qui peut être l'art et le reste.

Vers le politique

Le monde de l'art, c'est le monde des œuvres et de leur fabrication.

Des œuvres construites avec art, facilité, aisance. Ce qui est le sens littéral du mot art.

Une virtuosité qui doit se faire oublier si elle ne veut pas devenir une démonstration, un jeu de cirque. Cette apparente facilité doit être comprise comme un appel à faire de même. Une virtuosité cachée, tout à l'opposé de la savante complexité montrée, vantée des objets industriels.

Les grandes œuvres sont simples. Léonard de Vinci disait que un clou et un mur étaient suffisants à l'œuvre.

Une manière de fabriquer tout à l'opposé de l'objet ordinaire qui nécessite plan préalable, accumulations d'outils et de connaissances, de spécialistes et d'ingénieurs.

L'œuvre tient plus du bricolage, d'un mélange d'hésitation, de confusion. Ce qui nourrit l'inquiétude et repose le problème de l'inaboutissement.

L'art aussi demande une connaissance, mais ne se résume pas à son utilisation mais bien plus à son dépassement (l'écriture automatique des surréalistes, la méthode sérielle de Schoenberg...):

un mouvement vers autre chose et non une simple application d'un plan pré-établi

Ce qui interdit toute idée progressiste en art (comme en philosophie).

Schoenberg ne dépasse pas Bach au sens où Einstein dépasse Newton. Il n'y a pas plus de musique chez Debussy que chez les baroques.

Les styles évoluent parallèlement. On peut, dans la même époque entendre jouer du dixieland et du free-jazz, regarder de la peinture figurative et apprécier les arts-plastiques etc....

Cette activité humaine créatrice d'œuvres, n'est pas non plus une création divine, céleste, c'est à dire spontanée et absolue. Elle part du donné social, historique.

Il faut, ici bas que quelque chose existe déjà ET la volonté, le désir que ce quelque chose existe autrement.

Cela implique une vision du monde non déterministe, un peu à la manière du film de Resnais "Smoking, No Smoking".

Le monde contient tout ce qu'il lui faut pour continuer... et pour changer. On a donc une logique non rationnelle qui fait intervenir la subjectivité, l'idée. L'événement peut surgir et la situation changera.

Autrement dit :- le même- produit l'autre car il est déjà -l'autre-.

Cette subjectivité, c'est un désir partant du refus de l'existant et une tension vers, donc une imagination d'autre chose qui est à l'opposé de l'acceptation, de la répétition, du conformisme, cette forme tacite de l'oppression.

Cela veut-il dire que la création est identique à la nouveauté ? Que l'originalité est co-substantielle à l'œuvre d'art ?

Non et pas seulement parce qu'on retrouverait là un discours progressiste

mais parce que force est de constater que le nouveau roman n'a pas détruit l'ancien, que la nouvelle vague n'a rien submergé, et que les nouveaux philosophes se sont rangés à côté du très ancien pouvoir de domination.

Cette pseudo nouveauté doit être d'autant plus médiatisée par un "art du commentaire" à mi-chemin de la communication et du terrorisme intellectuel, qu'elle a peu d'existence ,

Cette création humaine mêle conception/réalisation. Le premier spectateur est l'auteur lui même.

Il n'y a pas la séparation sociale qui veut que certains décident en secret pour que d'autres travaillent en silence.

Création donc travail si on entend par là, force productive et non salariat. "Transpiration 80%, Inspiration 20%" disait Schumann. Le côté artisan de l'art, c'est sa technique face à l'imagination. Cet équilibre toujours instable va faire sens, va donner une signification à l'œuvre.

Bien parler mais pour dire quoi ? Il faut donc dépasser le jeu gratuit de la forme (le bavardage) par l'imagination qui donne sens et *distance critique*.

Enfin cette création part du donné historico-social qui constitue le contenu, la matière de l'œuvre.

La forme, la manière de l'auteur stylise cette matière.

Sous l'injustice de l'époque des misérables (avec ses rapports sociaux spécifiques XIXème siècle) V. Hugo montre l'inhumanité de toujours. La réalité donnée apparaît comme distanciée, détachée du factuel. Ainsi naît le caractère invariant, trans-historique de l'œuvre qui nous permet aujourd'hui de lire aussi bien V. Hugo que Shakespeare.

Il y a une distance critique, une profondeur tout à l'opposé d'un sentimentalisme de série B.

Il y a une tyrannie de la forme qui rend impossible le changement d'un mot, d'une note et qui opère contre la spontanéité qui ramènerait avec elle des stéréotypes, les normes de la réalité établie.

Interroger la cohérence formelle d'une œuvre, c'est saisir la distance critique qui permet de décoller l'œuvre de son époque et constitue l'invariant qui lui-même nous permet d'aimer une œuvre d'une autre époque et d'une autre culture.

Et l'enjeu est bien la définition du réel, la constitution d'un principe de réalité autre, qui nous bouleverse, qui nous subvertit.

On ne sort pas indemne de certaines œuvres.

Donc l'art n'est pas asocial par nature et si le projet artistique va à l'opposé du social, c'est qu'il propose une autre manière d'être où l'imagination et le désir de création prennent la place de la répétition et de la soumission nées de la division du travail.

L'art propose une autre manière d'être sensible, le monde de la forme contre celui de l'informe.

Maintenant, si on définit la politique, non comme une simple lutte pour le pouvoir (car alors elle peut être privée, intime ou familiale) mais comme un activité lucide et décidée de création d'institutions, comme une forme d'organisation de la cité avec une distribution des places économiques, symboliques qui donnent droit à la parole ou non, bref comme une activité qui institue un partage du sensible alors l'art est directement politique.

Non par revendication mais par sa logique interne, d'où l'importance pour le pouvoir établi de le séparer du social quand tous les mouvements artistiques de Schiller aux situationistes prônent le contraire.

Au delà de l'exploitation, seigneuriale ou patronale, la légitimité de la domination s'appuie sur l'évidence d'une division sensible en deux humanités qualitativement différentes.

Du mépris Voltairien à l'égard de la populace au cynisme Sarkozyste, il y a l'implicite de la division entre les gens du commun et les autres, entre ceux qui ont les sens éduqués, et ceux aux sens bruts, entre ceux qui possèdent l'intelligence et ceux qui sont livrés à la sensation, (ce que Bourdieu appelait le racisme de l'intelligence) entre ceux qui en ont et les autres.

La soumission, notre soumission n'est pas due à un manque d'explications de l'existant, à une incompréhension, mais au manque de confiance dans la capacité à transformer cet existant. C'est ce que les communards de 1871 vaincus mais non soumis dans les bagnes savaient déjà.

"Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, levons nous".

Conclusion

Les promesses de l'art.

En résumé, que propose une œuvre d'art ?

- La possibilité concrète de réunir ce qui est séparé :
l'intellect et la sensibilité, la tête et le corps, le savant et l'ignorant, le plaisir et le travail.
- La construction de rapports sociaux opposés à la domination.
- La suspension du rapport mécanique de cause à effet, avec la remise en cause de la notion de progrès et de productivisme qui s'y rattache (l'artiste ne sait pas ce qu'il produit comme évocation, cf:la notion de jeu.)

Enfin l'art répond à la question de : « la liberté, pour quoi faire ? », et ceci à l'opposé de l'idée de vacances éternelles peuplées de chaises longues disponibles et à l'opposé de l'attente du matin du grand soir avec ses guides et petits pères des peuples qui savent pour nous. Il faut simplement faire.

MAIS la réalisation de la promesse ne dépend pas de l'art mais de la lutte sociale.

Parce que l'art est maintenu séparé du social, il peut le démythifier, pas le transformer.

Ceci explique le pessimisme de l'art lié à la fragilité de toute promesse et tout à l'opposé de l'optimisme de propagande du "Happy end" fonctionnel .

L'art dit l'invariant, et par là, l'irréductible, ce qui ne peut être transformé : le hasard, la désunion des amants, le bien et le mal individuel, face au bien et au mal social , l'irréductible encore dans les forces inconscientes... Bref, l'art ne promet pas le bonheur mais la liberté.

En réponse aux questions posées dans l'introduction :

- Qui est artiste ? Celui qui réussit à se faire reconnaître par le pouvoir en place comme spécialiste, expert.

Car il y a bien sur un art institutionnel dénué de toute charge critique, pouvant être provocateur voire obscène avec un côté résistant chic. Il y a aussi un art de proximité, chargé de renouer le lien social détruit par les politiques, constitué de performances ou de rencontres privées chez vous.

- C'est quoi une œuvre d'art ? est une question mal posée car elle suppose une substance, une essence intemporelle de l'art. Par contre il est possible de l'énoncer ainsi : A quelle condition personnelle, politique , un objet devient une œuvre ? On retrouve alors la nécessité de la rencontre et de la distance critique.

Le lien esthétique politique a pour enjeu le réel.

Car le réel est une construction, une re-présentation, une fiction qui détermine le dicible. La fiction dominante, consensuelle, dénie son caractère de fiction pour passer pour réel. Le rapport esthétique et politique n'est pas contradictoire, problématique dans le sens où il y aurait une solution mais représente deux manières de poser des exigences concrètes nécessitant l'imagination et l'engagement.

« W.E à Sochaux » est à ce titre emblématique.

Dans sa forme, dans cette nécessité autant de l'intention de départ qui y reste déposée, (urgence de l'expression et engagement militant de l'époque) que de sa réalisation, (une rencontre de personnes, de singularités, visant le collectif). Pour moi un peu à la manière d'un groupe de musique. Une forme pourvue d'aspérités, de failles qui nous permettent d'y accrocher notre propre part, tout à l'inverse des produits culturels, lisses, propres, chers aux programmeurs toujours à la recherche de leur hypothétique grand public, niveau moyen d'un homme sans qualité et de soumission durable.

Bibliographie sélective

| | | |
|-----------------------|-----------------------------------------------------------------|------------------------------|
| KANT: | Critique de la faculté de juger | Ed Vrin |
| SCHILLER Lettres | Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme | Ed. Les Belles |
| H.MARCUSE: | La dimension esthétique L'Homme unidimensionnel | seuil Points Essais |
| G.BATAILLE : | L'expérience intérieure La notion de dépense-la part maudite | Ed Gallimard Ed de Minuit |
| A.TAPIES : | La pratique de l'art | Folio Essais |
| J.RANCIERE : | Malaise dans l'esthétique Esthétique et politique | Gallilée Gallilée |
| CASTORIADIS : | La Montée de l'Insignifiance Fait et à faire | Points Essais |
| O.REVAULT d'ALLONES : | La création esthétique et les promesses de la liberté | Ed Klincksieck |
| B.DUTEUTRE : | Requiem pour une avant-garde | Agora Pocket |
| JM.MENDIOSO : | D'or et de sable | Encyclopédie des nuisances |
| E.SOURIAN : | Les différents modes d'existence | PUF |
| A.LEBRUN : | Du trop de réalité | Folio Essais |